

Cours biblique - L'Évangile selon Saint Jean

4^{ème} cours : La Samaritaine (Jn 4,1-42)

Introduction

Le récit de la rencontre de Jésus avec la Samaritaine est composé d'une manière remarquable par son unité et par sa progression narrative. Nous suivrons tout simplement la trame du récit.

1. Le cadre et les circonstances (Jn 4,1-6)

- Le cadre **géographique** joue un rôle de grande importance. La scène se passe en **Samarie** (4,4), près de la ville de Sychar, que l'on identifie à Sichem. C'est à Sichem que les Israélites, lors de leur arrivée en Terre promise, renouvelèrent l'Alliance du désert (Jos 24). Mais c'est aussi là que les Israélites du Nord rompirent cette Alliance en se séparant des tribus de Juda et de Benjamin (1 R 12). Ils constituèrent un royaume rival de celui de Juda, le royaume de Samarie. En 721, la Samarie fut envahie par les Assyriens ; des populations étrangères se mélangèrent aux Israélites et la population fut désormais considérée comme hétérodoxe et même hérétique par les Judéens (2 R 17). Les Samaritains gardèrent les cinq livres de la Loi de Moïse, la foi au Dieu unique et la fête de la Pâque. Mais ils refusèrent de fréquenter le Temple de Jérusalem, ils n'allèrent qu'à celui du Mont Garizim. Il y avait donc deux temples rivaux en Israël et deux peuples séparés.

La Bible n'hésite pas à parler des sentiments de haine qui existaient entre Juifs et Samaritains (Si 50,25-26). Au mieux, il y avait une ignorance assumée. Les Juifs allant de Galilée à Jérusalem évitaient de passer par la Samarie, où ils étaient de toutes façons mal reçus (Lc 9,52-53). La Samaritaine ne manque pas de le rappeler à Jésus (4,9), et l'évangéliste ajoute aussitôt, sous forme de glose : « *Les Juifs en effet n'ont pas de relations avec les Samaritains* » (4,9).

- Le deuxième élément important est le cadre **narratif**. Le récit comporte les caractéristiques qui sont celles des **demandes en mariage**. Dans le Pentateuque, trois récits de demande en mariage sont construits sur un modèle semblable (Eliézer et Rebecca, Gn 24 ; Jacob et Rachel, Gn 29 ; Moïse et les filles de Jethro, Ex 2,16-22) : arrivée d'un homme qui n'est pas du pays, le soir, près d'un puits ; une femme (ou plusieurs, Ex 2,16) vient chercher de l'eau ; l'homme peut demander de l'eau (Gn 24,17). Un dialogue s'ensuit, qui conduit à une demande en mariage.

Une femme vient donc au puits chercher de l'eau. On est au milieu du jour (« la 6^{ème} heure » : midi ; on compte les heures à partir de 6h du matin). Cela est étonnant car habituellement, en Orient, « *l'heure où les femmes viennent puiser, [c'est] le soir* » (Gn 24,11). A-t-elle quelque chose à se reprocher ?

2. Le récit

2.1. Le dialogue avec la Samaritaine (Jn 4,7-26)

Le dialogue, rapporté par Jn de façon très vivante et réaliste, progresse par des décrochages et des rebondissements qui permettent à Jésus de parvenir au but énoncé au début : « *donne-moi à boire* ». On peut y repérer quatre moments.

- Le récit commence par un **premier dialogue** (4,7-15) comportant un des « malentendus » classiques en Jn (2,19-21 ; 11,11-13). Jésus demande à la Samaritaine de lui donner à boire (4,7). On peut comprendre sa demande dans un sens naturel, qui n'exclue pas le sens plus profond que Jésus va aussitôt après lui donner. Il attend d'elle quelque chose. La surprise de la femme – c'est une Samaritaine, et « *les Juifs n'ont pas de relations avec les Samaritains* » (4,9) – fournit à Jésus l'occasion de passer à un autre niveau : il lui parle d'une « eau vive » qu'elle aurait pu demander. Manifestement, la femme ne comprend

pas : « *Seigneur, tu n'as rien pour puiser, et le puits est profond. D'où l'as-tu donc, l'eau vive ?* » (4,11). Jésus est passé au plan symbolique, pour introduire une vérité d'ordre théologique, mais la femme n'est pas encore disposée à le comprendre, puisqu'elle s'obstine à entendre les paroles de Jésus dans un sens matériel (4,11.15). Elle est dans une impasse. Jésus va donc opérer un décrochage, une rupture, en abordant une autre question, inattendue tant pour la femme que pour le lecteur.

- Nous entrons dans le **deuxième moment du dialogue** (4,16-19). Non seulement Jésus change de sujet, mais encore il aborde un point qui la touche de façon beaucoup plus personnelle et même intime : « *Va chercher ton mari* ». Sa réaction assez sèche semble signifier qu'elle a été touchée, et que Jésus a visé juste. Mais sa réponse que l'on peut considérer comme une fin de non-recevoir (« *je n'ai pas de mari* »), n'arrête pas Jésus. Au contraire, il en profite pour rebondir : « *Tu as bien fait de dire : 'Je n'ai pas de mari', car tu as eu cinq maris et celui que tu as maintenant n'est pas ton mari ; en cela tu dis vrai* » (4,18). Jésus loue ceux qui sont dans la vérité, et ne savent pas mentir. Il salue en Nathanaël « *un vrai Israélite en qui il n'y a pas de mensonge* » (1,47). Son éloge : « *Tu dis vrai (alèthès)* », est en fait bien reçu par la femme, qui reconnaît en lui « un prophète » (4,19).

- **Troisième moment du dialogue** (4,20-24) : après que Jésus ait passé de la recherche de l'eau à la recherche du mari, c'est la femme qui opère un changement dans le dialogue, en l'interrogeant sur le culte. C'est son cœur de Samaritaine qui parle : « *nos pères ont adoré sur cette montagne* » – il faut y voir l'ironie un peu hautaine de celle qui rappelle à un Juif que les Patriarches ne connaissaient pas Jérusalem (il n'est pratiquement pas question de Jérusalem dans le Pentateuque) – « *et vous, vous dites, c'est à Jérusalem qu'il faut adorer...* » (4,20). Mais cela permet à Jésus d'aborder la question centrale de l'Alliance : celle du culte que Dieu attend de son peuple, Israël.

Jésus prend de la hauteur : « *ce n'est ni sur cette montagne ni à Jérusalem que vous adorerez le Père* », non sans « renvoyer la politesse » à la Samaritaine : « *vous, vous adorez ce que vous ne connaissez pas ; nous nous adorons celui que nous connaissons, car le salut vient des Juifs* » (4,21-22). C'est du sein d'Israël que viendra le salut ; le terme de juifs (*Ioudaïôn*) s'applique bien sûr aux israélites, héritiers d'Abraham et de Moïse, mais comporte aussi le sens ethnico-géographique de « Judéens », ceux qui fréquentent le temple de Jérusalem, par opposition à « Samaritains ». Puis il donne la pointe de son enseignement : « *L'heure vient – et c'est maintenant – où les véritables adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité (en pneumatikè kai alètheia)* » (4,23). Cette affirmation de Jésus demande d'être précisée.

- En Jn, le terme d'« esprit » (*pneuma*) ne renvoie pas une réalité immatérielle, qui serait opposée à la chair (dualisme grec). L'esprit renvoie à la vie (6,63 ; cf. 3,8), et le terme est appliqué à l'Esprit Saint, Celui qui procède du Père (15,26), que le Père donne en abondance (3,34) et qu'il a fait reposer sur Jésus. C'est dans l'Esprit Saint que le croyant est régénéré pour une vie nouvelle (« naître de l'Esprit », 3,8).

- De même, en Jn, le mot de « vérité » n'a pas le sens abstrait qu'il a dans la philosophie grecque (adéquation de l'intelligence à la chose), il est lié à la personne du Fils unique, « *plein de grâce et de vérité* » (1,14). Jésus déclarera qu'il « est » la vérité (14,6).

Jésus réunit les deux termes en annonçant : « *l'Esprit de Vérité vous conduira vers la vérité toute entière* » (16,13), c'est-à-dire vers la pleine connaissance du Christ.

Ainsi, si Jésus déclare que désormais, on n'adorera plus le Père ni sur le Mont Garizim ni à Jérusalem, il n'inaugure pas une religion purement « spirituelle ». Il annonce une nouvelle manière d'adorer Dieu : ce sera « dans l'Esprit Saint », qui est le principe du culte nouveau, et « dans la vérité », c'est-à-dire « dans le Christ » (équivalent du *en Christô* de St Paul), le nouveau Temple (cf. Jn 2,19-21).

- Le **dernier moment du dialogue**, celui de la confession de foi (4,25-26), s'ouvre par un nouveau « décrochage » – un sujet qui n'était pas induit par le dialogue précédent, et qui pourtant s'appuie dessus – sur l'attente de la venue du Christ.

L'orientation clairement religieuse que Jésus a donnée au dialogue permet à la Samaritaine de s'exprimer sur son attente messianique : « *Je sais que le Messie doit venir, celui qu'on appelle Christ. Quand il viendra, il nous expliquera tout* ». Jésus lui répond : « *je le suis, moi qui te parle* » (4,25.26).

C'est la seule fois dans l'évangile que Jésus accepte le titre de Messie. Mais c'est devant une samaritaine. En Samarie, il ne court pas le danger d'être confronté aux ambiguïtés du messianisme davidique (bien soulignées par les synoptiques). C'est pour lui l'occasion de donner une ouverture sur la mission au-delà du peuple Juif. D'ailleurs, ce sont des Samaritains qui les premiers, feront une confession de foi (4,42).

2.2. Deux scènes conclusives (4,27-42)

- Il n'y a pas en Jn de discours missionnaire, comme dans les synoptiques (Mt 10 ; Lc 9-10). La perspective de Jn est clairement juive. Pourtant, la rencontre avec la samaritaine lui donne l'occasion de

donner un aperçu bref et lumineux sur **la mission**.

Juste après le départ de la Samaritaine, les apôtres arrivent de la ville et proposent à Jésus de manger. Par son refus, il révèle ce qui habite son cœur : il porte son regard vers l'œuvre que le Père lui a donnée d'accomplir. « *Levez les yeux et regardez les champs* » : le travail de la prédication a déjà commencé, aussi les champs « *sont prêts pour la moisson* » (4,35). Chez les Prophètes, la moisson est une image des temps eschatologiques (Jl 4,13 ; Is 17,5) : la faucille met un terme au temps de la croissance, mais permet aussi de recueillir tout ce qui a été semé. Elle indique donc un jugement. Nous entrons dans **le temps de l'accomplissement**. Certains se sont fatigués, d'autres peuvent déjà entreprendre la moisson (4,36-38), mais tous, le semeur comme le moissonneur, peuvent se réjouir ensemble (4,36c). C'est le temps de l'Eglise.

- L'arrivée des Samaritains, qui se sont laissés gagner par le témoignage de leur compatriote, atteste que, comme vient de le dire Jésus, « *les champs sont blancs pour la moisson* ». Leur **confession de foi** conclut le dialogue avec la Samaritaine. Jésus a voulu conduire la Samaritaine à retrouver le chemin du cœur en faisant un travail de vérité dans sa propre vie, car « *les adorateurs que cherche le Père (...), c'est dans l'esprit et la vérité qu'ils doivent l'adorer* ». Elle a parcouru ce chemin, et confessé le Christ ; à leur tour, les Samaritains font une confession de foi – appuyée par l'adverbe *alèthos*, « en vérité » – envers Jésus Christ, « *le sauveur du monde* » (4,42).
En Jn, mission et itinéraire spirituel ne font qu'un.

3. Reprise synthétique

On peut lire ce récit à deux niveaux : celui de l'histoire de cette femme, et celui de l'histoire d'Israël.

- La femme avait quelque chose à cacher ; sa vie dissolue l'empêchait de venir chercher l'eau avec les autres femmes, le soir. Voyant que Jésus la devine, elle tente de se protéger, mais se laisse finalement entraîner dans l'itinéraire qu'il lui fait accomplir pour qu'elle soit dans la vérité. La question de la vérité (*alètheia*) conclut deux des étapes du dialogue (4,18.23.24). Plutôt que l'expérience du pardon (que l'on aura par exemple chez Saint Luc au sujet de la femme pécheresse), ce qui ressort de ce récit est l'expérience de la vérité : « *il m'a dit tout ce que j'ai fait* » (4,39), conclut-elle. Une expérience qui lui fait retrouver sa liberté et sa dignité, au point que, n'ayant plus à se cacher, elle retourne vers ses compatriotes pour leur témoigner de ce qu'elle a vécu. Jésus déclare ailleurs : « *Celui qui fait la vérité vient à la lumière* » (Jn 3,21), et : « *la vérité vous rendra libres* » (8,32).

Pour le lecteur de l'Évangile, c'est-à-dire le disciple, toujours en arrière-plan chez Jn, le récit offre un itinéraire de **conversion**, qui le conduit à devenir témoin de la miséricorde de Dieu. La joie la plus grande est d'avoir fait cet **itinéraire de vérité**, expérience de libération que seul le Christ permet d'accomplir. La femme peut finalement offrir à Jésus ce qu'il lui demandait dans l'introduction du récit : « *donne-moi à boire* ». Saint Augustin commente : « Qu'est-ce à dire, "J'ai soif" ? J'ai besoin de ta foi ».

- Selon un procédé classique dans l'Écriture, celui des « personnalités corporatives » où une personne figure un ensemble (par ex. le Serviteur d'Isaïe, qui figure à la fois le messie futur mais aussi le peuple d'Israël, choisi par Dieu et persécuté, ou la « fille de Sion », figure du peuple saint), on peut voir dans cette femme la **figure d'Israël infidèle**. Ce n'est pas un hasard si la scène se déroule au lieu de l'Alliance et de la rupture d'Alliance. D'ailleurs, la femme s'identifie comme samaritaine (« *moi qui suis une femme samaritaine* » ; « *nos pères...* ») et introduit dans le dialogue des questions relatives à son peuple.

D'un point de vue narratif, avons-nous souligné, la scène s'apparente aux demandes en mariage de l'Ancien Testament. La « fiancée », figurée par la Samaritaine, c'est Israël infidèle. Israël infidèle a été comparé par les prophètes à une prostituée, une femme volage qui coure après ses amants (Os 2,7 ; etc). Les avertissements des prophètes veulent toucher le cœur du peuple Israël pour lui faire faire un travail de vérité (Os 2,16), afin qu'il revienne au Seigneur et demeure fidèle à l'Alliance (Os 2,21-22).

En Jésus (que Jean Baptiste présentait comme l'époux, Jn 3,29), **Dieu vient chercher son épouse infidèle**, pour la purifier et lui faire retrouver la grâce de l'Alliance qu'elle-même avait rompue. Il lui demande d'aller puiser au fond de son puits pour donner l'eau vive de la foi. En lui faisant accomplir un travail de mémoire et de vérité, il lui permet de se détourner de ses « cinq maris » (allusion probable aux idoles introduites chez les Samaritains par les cinq nations qui se sont mêlées à eux après la prise de Samarie en 721, cf. 2 R 17,30-31), et de se tourner vers son unique époux, le Dieu saint d'Israël.

- Ainsi, **interprétation personnelle** et **interprétation ecclésiale** s'appellent mutuellement, car il s'agit bien d'une même réalité. L'Esprit Saint (« le don de Dieu », 4,10) purifie l'Eglise, l'Épouse. Mais c'est toujours du « puits » du croyant, c'est-à-dire de son cœur, qu'il va jaillir comme une eau vive (cf. 7,38-39 :

« "de son sein couleront des fleuves d'eau vive" ; il parlait de l'Esprit Saint », pour que le croyant puisse adorer le Père dans l'Esprit et la Vérité.



Le Christ et la Samaritaine
Duccio di Buoninsegna (tempera, 1310-1311), Musée Thyssen-Bornemisza, Madrid

« Il avait dit à la Samaritaine : "J'ai soif". Qu'est-ce à dire, "J'ai soif" ? J'ai besoin de ta foi »

SAINTE AUGUSTIN, *Sermons sur l'Écriture*,
édition établie par M. Caron, Bouquins, Robert Laffont, Paris 2014. Sermon XCIX,3, p. 871.